

Art et Essai- Ce cinéma menacé

Par Sabine Beaucamp

Coordinatrice des études et publications, Présence et action Culturelles

Quelle est encore aujourd'hui la place réservée au cinéma d'auteur, d'Art et Essai, au Cinélibre ? Souffre-t-il d'une concurrence effrénée des circuits commerciaux. Perd-il de son âme, de son esprit, de ses différences qui font sa particularité et ce pourquoi on le défend ? Sera-t-il un jour condamné à disparaître ? Se fera-t-il embrigader par la machine du divertissement grand public ? Autant de questions qui conduisent vers un constat, celui d'essayer de démonter, de déjouer les mécanismes des logiques culturelles, pour mieux les appréhender.

Dans les médias et pour le grand public, le « cinéma d'auteur » est fréquemment opposé au « cinéma commercial », le premier étant considéré comme intellectuel, élitiste et à budget réduit alors que le second est familial et divertissant. Pour certains critiques, la notion de cinéma d'auteur prend une valeur qualitative et devient une sorte de label; inversement, pour certains spectateurs, la notion de « cinéma d'auteur » évoque un type de films austères et ennuyeux. Il n'y a pourtant pas nécessairement d'opposition entre film personnel, voire à ambition « artistique », et succès commercial. Il faut cependant reconnaître que le cinéma dit *d'auteur*, n'ayant pas pour ambition première de séduire le public le plus large possible, dispose généralement de budgets plus modestes et peut parfois sembler difficile d'accès. En outre, certains mouvements cherchant à promouvoir le cinéma d'auteur prônent l'économie de moyens pour garantir la sincérité. Cette façon d'interpréter les choix remet sur le tapis le rapport public-privé dans la culture et, au-delà, la confrontation de deux types de société. On doit bien constater qu'il y a une dizaine d'années, là où trois films d'auteur sortaient chaque semaine, on en dénombre aujourd'hui pas moins de six ou sept à l'affiche. Mais leur public n'augmente pas, il s'éparpille. Les spectateurs ne savent plus comment choisir, ils hésitent, aujourd'hui, on a tendance à se fier, à se référer davantage aux critiques, avant de poser un choix, il faut, le nec plus ultra, qu'un film soit recommandé unanimement par tous les journaux, mais aussi par la télévision et Internet. Si les cinémas « art et essai » devaient disparaître un jour, les films les plus fragiles seront les premiers menacés. Le circuit lent ne pourrait plus fonctionner sur la longueur et va devoir adopter des seuils de rentabilité beaucoup plus élevés dès les premières semaines. Cela signifierait que bien des films n'auraient plus la chance de trouver leur public sur la durée et disparaîtraient bien avant d'avoir épuisé leur potentiel de spectateurs. Les salles indépendantes survivent dans un contexte empreint de lourdes difficultés, quand elles ne doivent pas purement et simplement fermer leurs portes. Aussi l'avantage concurrentiel obtenu, sans contrepartie aucune, par UGC et Kinopolis, ne pourra qu'aboutir à leur fragilisation et à un renforcement, a contrario, de la position dominante des salles multiplexes.

Mais que sont devenues la curiosité, la fierté de découvrir un nouveau metteur en scène, l'excitation de voir un film singulier ?

« *La démarche d'aller voir un film en salle est paradoxale, relève Emmanuel Ethis, sociologue spécialisé dans l'étude des publics. Il s'agit à la fois de faire l'expérience collective d'une oeuvre, et de se distinguer dans la manière de la recevoir. En ce moment, l'émotion partagée l'emporte très nettement sur le besoin de distinction.* » *Le cinéma est une habitude de vie*, relève pourtant Philippe Desandré, de StudioCanal. C'est une activité addictive : plus on y va, plus on a envie d'y aller. Encore faut-il stimuler l'audace et l'envie de découverte ! La profession a sa responsabilité dans le déficit de transmission. A force de brouiller les cartes, de programmer les mêmes films dans les salles d'art et d'essai et les multiplexes, le public est perdu. Il se rassemble vers ce que tout le monde va voir, comme si c'était une garantie de qualité.

Le cinéma d'auteur en question

La « mort du cinéma », même si le terme est exagéré, appartient à une rhétorique qui hante le paysage audiovisuel depuis quelques dizaines d'années. Après avoir accompagné les chocs technologiques : le tout pour la télévision, la généralisation de la vidéo, elle se mêle aujourd'hui aux peurs que fait naître l'univers du numérique. Pourtant, la salle de cinéma reste bien vivante et de nombreux jeunes gens gardent l'envie de s'exprimer au moyen de la caméra. Des diagnostics pessimistes proviennent de variations incontrôlables du marché, des difficultés qu'ont les jeunes cinéastes à trouver un public et à obtenir des financements qui soient à la hauteur de leurs ambitions, des rapports de pouvoir avec la télévision, enfin d'un déséquilibre croissant entre le cinéma dominant et le cinéma « dominé ». Entendons par ce dernier terme le cinéma ambitieux, créatif, indépendant, pas celui des cinéastes capables d'imposer une touche personnelle au sein des grands studios, mais plutôt celui de réalisateurs qui pensent leur travail sur le modèle de celui de l'écrivain. Si crise il y a, elle renvoie sans doute à celle d'un système de production, mais aussi à une crise d'identité. Dans les pays où le secteur Art et Essai est développé, il représente 10 à 25 % de la fréquentation des cinémas. L'Art et Essai défend "le cinéma de qualité, sans frontières", même s'il est de fait majoritairement dédié aux productions et coproductions européennes. Les statistiques montrent que les salles Art et Essai représentent dans plusieurs pays jusqu'à 80% des spectateurs pour les films européens de qualité ; elles sont aussi le lieu naturel de découverte des cinémas africain, asiatique, latino-américain et "indépendant américain". L'Art et Essai est donc (aussi) un marché, celui qui garantit au cinéma de qualité son principal débouché vers le public cinéphile.

Le cinéma commercial a détrôné le cinéma d'auteur

Autre fait observé, les films ont tendance à se vider de leur contenu culturel. Autrement dit, le poids de l'image l'emporte. Avant d'avoir vu un film, on a très envie de le voir, mais après, on l'oublie très vite. Force est de constater qu'un tel phénomène se traduit malheureusement par la trop grande disparité des films artistiques. Tous les grands réseaux de salles de cinéma obéissent désormais aux lois du capitalisme et ne cherchent qu'à réaliser des bénéfices. Grâce à des investissements lourds, on multiplie ces films dont la mission consiste à aider le spectateur à oublier la réalité. On pourrait dire en somme que nous nous sommes enfoncés dans le gouffre de l'esthétisme, des effets spéciaux en nous

éloignant de la vie réelle. La plupart des gens qui fréquentent le cinéma ne voudra bientôt plus voir en lui que du pur divertissement. Peut-être est-ce l'air du temps ou carrément la logique du plaisir idiot ? Une telle consommation culturelle encourage une lecture avec zéro réflexion. Le phénomène de l'imbécile heureux, en tant que forme culturelle démontre que l'absence de réflexion est malheureusement la meilleure solution pour se détendre dans la vie.

La fragilité d'une certaine forme d'art- un peu d'histoire

La naissance de la plupart des cinémas « Art et Essai » a pris ses marques dans des zones qui n'intéressaient certes pas les multiplexes. Soit qu'ils ne voulaient pas s'y implanter, soit qu'ils les ont fermés faute de les considérer comme assez rentables. Si on s'intéresse aux zones banlieusardes. Il y a quinze voire vingt ans d'ici, il n'y avait presque plus de cinémas. De nombreuses salles de proximité avaient fermé dans les années 1970. Il est normal dès lors que les élus de politique culturelle aient travaillé à leur réouverture ou à leur maintien. Deux logiques s'opposaient alors : celle d'UGC, grande surface de la vente cinématographique et de ses produits dérivés qui veut se réapproprier ce qu'il considère comme une part de marché et d'autre part, celle du service public de la culture qui revendique une action culturelle et d'éducation populaire. L'œil rivé sur les entrées, les bons résultats de certains cinémas indépendants ont ouvert l'appétit d'UGC. Ce qui est sanctionné aujourd'hui, c'est bien la réussite des établissements « Art et Essai » qui affiche de plus amples ambitions ! Agrandir sa programmation, et multiplier le nombre de ses séances. En effet, c'est bien lorsqu'ils commencent à avoir du succès que ces structures d'Art et Essai deviennent gênantes. Le cinéma d'Art et Essai souffre terriblement de l'argument de rentabilité. Le « Tax Shelter » entre en scène, en effet il est un incitant fiscal destiné à encourager la production d'oeuvres audiovisuelles et cinématographiques. Ce serait une grave erreur de le considérer comme purement, du simple mécénat. Il permet notamment de réaliser des films de qualité en ne dépensant pas plus d'un million d'euros par film. Le « Tax Shelter » est une opportunité pour le cinéma belge mais en même temps, il risque d'enfermer le cinéma « Art et Essai » dans une spirale de production de films qui vont rapporter de l'argent. Dès lors, le risque de devenir une petite industrie à long terme le guette. Les sociétés doivent continuer d'investir dans des films qui sont innovateurs tout en s'adressant aussi à un public qui existe et qu'il doit continuer de séduire. C'est là un défi majeur ! Dès lors, ne pourrait-on trouver des moyens pour aller à l'encontre de ses grands complexes cinématographiques, déposer une plainte pour « concurrence déloyale » par exemple, pour « discrimination culturelle » Serait-elle envisageable voire recevable ? Pour le juriste Serge Regourd, l'auteur de « L'Exception culturelle », elle renvoie au principe de la liberté du commerce et de l'industrie. L'influence du droit européen préconise ceci explique-t-il : « *Désormais, même des entités publiques peuvent être des opérateurs sur un marché concurrentiel* », mais « *la logique culturelle heureusement outrepassse la logique commerciale* », précise-t-il. Si le cinéma subventionné n'est pas installé dans une zone de carence, il suffit donc de montrer que l'offre et l'activité ne sont pas réductibles à celles du multiplexe situé à proximité. La limite de la programmation actuelle du cinéma Art et Essai, s'observe dans le fait qu'elle propose beaucoup de films peu de temps. Ce qui la déforce, c'est qu'il faudrait montrer les mêmes films beaucoup plus longtemps.

Tout cinéphile passionné est en droit de s'interroger sur le devenir du septième art : Que représente-t-il encore aujourd'hui? Qu'en espère-t-on ? Veut-on rêver, pleurer, rire, apprendre, découvrir, réfléchir aux images, se poser des questions ? Un film est-il un loisir, une forme d'images parmi d'autres (télévision, jeux vidéo) ou a-t-il encore le statut d'objet artistique ? C'est bien là tout le cheminement intellectuel et de résistance à parcourir pour soutenir plus que jamais le cinéma d'auteur.

Sources bibliographiques :

- Regards n°45, Novembre 2007
- La Libre Belgique, 21 mai 2004
- Serge Regourd, « L'exception Culturelle », -Paris, PUF, 2004
- Le Monde 19 mars 2004
- www.cinemastudio28.com
- www.cinemasdiagonale.be
- www.taxshelter.be
- Trends.levif.be/economie
- www.audiovisuel.cfwb.be
- www.uclouvain.be. L. Cardols-2011
- www.curiosphere.tv
- Emmanuel Ethis, « Sociologie du cinéma et de ses publics. », -Paris Armand Colin-Collection 128, sociologie 2005
- Emmanuel Ethis, « Les spectateurs du temps-Pour une sociologie de la réception du cinéma. », Paris. Armand Colin, 2009
- Emmanuel Ethis, « Le spectateur imaginé », -Paris. Armand Colin, 2009

Présence et Action Culturelles – Analyse 2011-30